

LA GRÈVE...

La nécessité de la révolution et les moyens de la réaliser, telles doivent être les préoccupations constantes de ceux qui sont convaincus que l'ordre de choses actuel - basé sur l'autorité, le mensonge l'antagonisme - est néfastement mauvais, de ceux qui sont persuadés que ce n'est pas en déposant platement un bulletin de vote dans une urne que l'on change ce qui existe.

Puisqu'il y a des oppresseurs et des opprimés et que les premiers ne veulent pas abandonner les priviléges auxquels il n'ont aucun droit exclusif, nous les y forcerons; pas d'autre alternative possible. Mais pour arriver à un résultat certain, il faut des combattants bien armés tant au physique qu'au moral, il faut des révolutionnaires conscients. Trop longtemps les mouvements insurrectionnels ont échoués grâce aux chefs qui se présentent toujours en pareilles occasions; trop longtemps les révoltes du peuple ont été escamotées au profit de quelques intéressés. A l'ouvrier d'aujourd'hui de réfléchir à ces misères passées pour s'affranchir totalement de toute contrainte; à l'ouvrier de demain de rester libre; à tous les vrais hommes d'abattre immédiatement celui qui s'offrirait comme un sauveur, un bon apôtre, un ami du peuple. Quarante siècles nous ont montré ces bienfaiteurs tels qu'ils sont, des maîtres fourbes et ambitieux. Nous en avons assez.

La social-démocratie, à l'origine parti révolutionnaire, s'est laissée conquérir par les pouvoirs; ses chefs ne s'occupent plus que d'élections, et jusqu'à présent tous ces succès électoraux n'ont pas amené, on peut l'affirmer, une miche de pain de plus dans aucun ménage ouvrier. A cette lutte politique qui ne profite qu'à quelques avocats, qu'à quelques Bebel et Liebknecht votant les budgets de l'armée, qu'à quelques Mille-rand et Viviani vivant du socialisme, qu'à quelques Felice, Turati prêchant le calme en face des iniquités d'un Umberto, qu'à quelques Plekanoff aux polémiques mensongères, à cette lutte politique opposons la lutte économique qui ne peut se faire qu'au profit des travailleurs.

La Grève, tel est donc le mot d'ordre. Par elle seule, si elle est énergique, si elle devient générale, si elle tend à la révolte, le capitalisme est atteint jusque dans ses profondeurs. La simple observation des points est là qui le prouve. Le passé nous fait comprendre le présent et nous dirige dans l'avenir. Nous ne voulons pas cependant refaire ici l'histoire des grèves, - ce serait trop long; qu'il nous soit permis seulement de constater que plus la grève numérique, les prétentions, l'union des grévistes étaient grandes, plus les résultats obtenus étaient positifs; moins l'influence des chefs pour conseiller la résignation et des hommes-tampons pour prêcher la conciliation ou l'arbitrage à la Waldeck-Rousseau s'est fait sentir, et moins aussi les ouvriers ont été trompés dans leurs espérances. Ce sont là faits indéniables, dont ceux qui veulent encore agir devront se souvenir.

Actuellement l'effervescence est vive dans le monde des travailleurs. Partout des grèves surgissent et prennent un caractère de plus en plus précis; elles englobent quelquefois des centaines de mille de prolétaires et leurs relations envers les détenteurs du capital deviennent de plus en plus âpres. Depuis 1864, époque avant laquelle la coalition de la part des ouvriers était sévèrement punie, un grand nombre de grèves ont éclaté; mais la plupart ont échoué. Il est clair en effet que dans cette lutte entre la caisse du capitaliste et l'estomac de l'ouvrier, les probabilités de victoire sont toutes pour le premier, et les exemples pour le confirmer ne manquent pas. Et il ne s'agit pas là seulement des grèves partielles où un petit nombre de travailleurs restent isolés et sont condamnés d'avance à perdre la partie, malgré les secours qu'on peut leur envoyer; il s'agit encore de grèves où relativement de nombreux prolétaires sont engagés, celles qui souvent semblent les plus favorables et qui paraissent au premier abord devoir à coup sûr faire céder les capitalistes; même ces grèves-là, quoique habilement menées, échouent fréquemment, causant, chaque fois qu'elles se produisent, de cruelles souffrances. Et ça se comprend: les patrons coalisés de leur côté, bien abrités contre le froid, en garde contre le pain, luttent avec avantage, attendent patiemment que les ressources des ouvriers soient épuisées, ou bien font venir de l'étranger des travailleurs dont les exigences sont plus modestes. Les grèves partielles sont donc la plupart du temps une cause de misère et d'appauvrissement pour l'ouvrier; elles sont une arme à dents tranchantes et ne font en somme que constater l'état de guerre entre deux classes: or là n'est pas la solution.

L'histoire nous montre que sitôt qu'il y a escarmouche quelque part, les gros bataillons du capital repartent sur le point attaqué. Argent, crédit, intrigue, police, cavalerie, canonnières - toutes les armes du capital - accourent sur le point menacé. Formons de gros bataillons à notre tour, à la force répondons par la force; c'est la seule action logique.

L'histoire nous montre encore l'union formidable des possédants dans tous les domaines, politique et économique, sitôt qu'ils se sentent courir quelque danger. C'est là précisément la cause d'insuccès de presque tous les mouvements populaires. Et à cet égard, je ne puis m'empêcher de constater combien ces vastes associations bourgeois, qui peuvent résister à coups de millions, - si ce n'est à coups de canons - aux grèves même les plus sérieuses, font aussi échec au fameux dada des marxistes de toutes couleurs, je veux parler de leur histoire de la concentration du capital: par la concurrence les petits industriels sont englobés par les gros, et ceux-ci luttent pour la suprématie; à la fin il ne reste que quelque patrons très riches et une armée énorme de prolétaires qui n'auront qu'à étendre la main pour exproprier les deux ou trois crésus isolés. C'est une des raisons pour lesquelles les socialistes ont abandonné la lutte économique pour ne se tourner que du côté parlementaire, car cette loi de la concentration du capital, étant d'après Karl Marx, une fatalité, une nécessité scientifiquement démontrée (quelle science, seigneur?), il n'y a qu'à s'efforcer d'avoir la majorité aux parlements et on y déclarera alors le retour à l'État des biens de quelques richards qui n'auront qu'à se soumettre. On voit que c'est simple; dommage que ce soit faux, et que toute la science de Marx et C^{ie} n'ait pas prévu les coalitions de capitalistes qui modifient du tout au tout le mouvement économique; ces associations font qu'au lieu de se nuire par la concurrence, les patrons banquiers se soutiennent naturellement, et au lieu de diminuer en nombre, les riches propriétaires ne font qu'augmenter. Toutes les découvertes de Karl Marx et de Engels n'y changeront rien, pas plus que les décrets des parlements; seule, la révolution sociale peut mettre fin à l'union des capitalistes en supprimant tout simplement ceux qui prétendent conserver leurs priviléges exclusifs. Alors l'ordre - ou désordre - de choses actuel sera changé.

Mais revenons aux grèves. Jusqu'ici, j'ai eu plutôt l'air de déconseiller aux travailleurs de cesser systématiquement le travail en vue d'une amélioration quelconque; telle n'est pourtant pas mon idée; au contraire, je recommanderai toujours ce moyen d'action, les grévistes fussent-ils en petit nombre. Car, comme me l'a fait très justement remarquer un camarade, quand bien même l'utilité de la grève fût nulle au point de vue matériel, elle serait grande au point de vue moral, en habituant les prolétaires à la lutte, à la révolte. D'ailleurs, il faut le dire, la grève générale ne peut être amenée qu'en multipliant les grèves partielles. Mais ce sur quoi je tiens à insister, c'est que les ouvriers considèrent toujours la grève partielle comme un palliatif et qu'ils ne doivent, pas perdre de vue ce moyen autrement efficace et décisif qu'est la grève générale. Si cette proposition ne plaît pas, cherchons-en une autre; mais de grâce n'attendons pas que la société future nous tombe d'elle-même comme la manne des cieux.

En passant je rappellerai que, d'après la statistique, la proportion des grèves qui réussissent diminue chaque année; cela prouve que la coalition de ceux qui ont devient toujours plus forte, malgré les progrès du socialisme légalitaire. D'autre part on peut constater aussi, et ceci est d'un bon augure, que le nombre des grèves diminuant, le nombre des grévistes augmente; c'est donc que la tendance à la grève générale se manifeste évidemment. Une fois que les ouvriers en auront compris toute la puissance, cette grève générale passera dans le domaine des faits.

Nous en dirons encore quelques mots.

Octave DUBOIS.
